



Joséphine de Weck

Extrait de *Ambassadrice de la marque*

Mentor: Antoine Jaquier

Aujourd'hui, il y a moins de monde. Le temps passe lentement. J'erre autour de ma voiture avec l'impression de devenir un zombie. Je sens les minutes s'écouler une à une mais ce n'est pas désagréable, presque suave. Tout glisse. Le salon, les gens, la musique. Il fait chaud et je répète les mêmes choses à longueur de journée.

Aimeriez-vous voir comment on ferme la capote ? C'est très simple : il suffit de tirer ce bouton en laissant le doigt dessus. Voilà ! La capote se ferme en 11 secondes et s'ouvre en 9 secondes 5. Vous pouvez le faire en conduisant jusqu'à 50 km/h. Oui, c'est quand même très pratique, vous n'avez pas besoin de vous arrêter pour le faire. Un autre élément important de cette voiture est...

Une machine parlante.

Notre team leader nous encourage à sortir le soir et à nous amuser. Sans doute pour nous échapper de la torpeur de la journée, nous donner la sensation de vivre tout de même. Un flirt ou une aventure, histoire de pimenter nos journées. Ceux qui traversent une idylle durant ces deux semaines ont la chance de pouvoir prendre le salon de manière légère, riante, excitante. Pendant un service, ils retrouvent l'autre à la pause, derrière un stand ou au coin d'eau pour se bécoter.

Pour les esseulés c'est l'absence d'émotions. Tout est égal, au même niveau. Rien de fort, puisque rien qui ne sorte de la norme d'une publicité. Tout le

## double

long de la journée, nous sommes bombardés de spots de la marque pour laquelle nous travaillons. Mon cerveau a enregistré l'ordre des différentes pubs. Avant même que la suivante ne commence, je sais à quoi m'attendre. On nous montre des images de forêt, de montagnes, mais tout est lisse. Rien de brut, rien de vrai.

Comme il y a toujours du bruit, des écrans à regarder, des sourires à rendre, on arrête de penser. Aucune stimulation intellectuelle, aucun sens critique ne sont nécessaires. Cet univers est vide de sensation. Plus besoin de réflexions, le salon de l'auto raisonne pour nous. On s'ennuie mais ce n'est pas grave. Juste le vide. Une seule direction à indiquer à longueur de journée : les toilettes.

Les voitures aident à ne pas se perdre. On en regarde une et on se dit qu'on pourrait s'échapper grâce à elle. On rêve d'ailleurs. De Chine avec un van, d'enfants dans une cinq portes, d'Italie en cabriolet. Ce monde n'est pas réel.

Slogan : *votre rêve devient réalité.*

J'aimerais demander aux visiteurs si ils y croient.

« - Excusez-moi, Monsieur, quand vous voyez cette phrase sur l'écran, ça vous fait quoi ? Vous vous sentez mieux ? Quelle pensée vous traverse ?

- Enfin une marque qui me comprend dans toute ma complexité d'être humain. Enfin une entreprise qui prend soin de moi, se dirait le passant. »

Sérieusement ?

Non. Personne n'est dupe, pas même l'inventeur du slogan. Il sait pertinemment que ces mots sonnent creux et que chacun y verra ce qu'il voudra. C'est parfait. Cette année les gens ont besoin de croire en leurs rêves. Et cet oxymore est très fort. Digne d'un génie. L'année prochaine les créatifs tabletront sur les liens humains. Cela nous reconfortera face à la menace des

## double

robots et l'automatisation du travail. Ils en reparleront lors de leur prochain brainstorming. Pour l'instant, on se contente de voir nos cauchemars devenir certitudes.

Me voilà dans le sanctuaire de l'absurde. Un surréaliste n'aurait jamais osé aller aussi loin. L'espoir a cédé au cynisme. Notre formatrice nous l'a bien dit : sourire banane du début à la fin. On se paye des crampes aux zygomatiques pour faire oublier la triste vérité. La plupart repartiront bredouille et frustrés de ne pas avoir les moyens. Une minorité se réjouira du rendez-vous pris pour un essai routier. Les seuls à pouvoir se féliciter sont ceux qui dominant le salon, de loin, assis confortablement au balcon des bars VIP et qui concluent l'avenir du marché automobile coupe de champagne en main.

Le premier jour, j'étais étonnée de la diversité des visiteurs. N'y étant jamais venue, je pensais que le salon n'intéressait que les fous de mécanique et quelques pervers à l'affût de jupes courtes et de gestes mal placés. Quelle a été ma surprise lorsque j'ai vu débarquer des intellos friqués et des bobos. J'ai eu envie de leur dire qu'ils s'étaient trompés, qu'Art Genève c'était le mois dernier. Aux femmes de mon âge, je me défendais de faire des remarques désagréables sur leur compagnon, convaincue qu'un mec qui force sa copine à l'accompagner là, était obligatoirement un pauvre type.

J'ai également été ébahie par le profil de mes collègues. La majeure partie étudie économie ou commerce. Aucun problème pour eux de vendre quoi que ce soit. Ceux-ci sont capables de tout marchander et même de liquider leur peau si cela leur assurait la fortune éternelle. Mais il y a les exceptions. Des Suisses qui étudient à l'étranger, des filles en psychologie, un mec en médecine et moi, comédienne. Mes parents me l'avaient bien dit que j'allais galérer.

## double

Le jour où je leur ai appris que je voulais devenir actrice, ils ont été plus que sceptiques, pour ne pas dire opposés à l'idée. C'est à la table du petit-déjeuner, âgée de quinze ans, que j'avais fait mon annonce. « Je serai comédienne, ou rien ». Les yeux de mon père sont apparus lentement par-dessus son quotidien. Il m'a demandé de répéter. Je me suis exécutée. Il a interrogé ma mère pour être certain d'avoir bien entendu, puis il est retourné à son journal, qui en une fraction de seconde, l'a caché. Seules les mains paternelles étaient encore visibles, accrochées au papier pour ne pas chavirer. De là, une voix connue mais plus grave qu'à son habitude a émis huit syllabes : « Tu passeras d'abord ton bac. »

Ils avaient dû sentir que m'interdire mon rêve aurait été contre-productif. Nous avons alors établi des dates butoirs. Le bac en poche, ils m'ont donné deux ans pour tout tenter. Après une année, j'entrais dans une école de théâtre en Belgique. Plus moyen d'objecter. Ensuite, master d'interprétation dramatique en poche – ça fait sérieux – je suis rentrée en Suisse. Le démarrage de ma carrière est loin d'être désespérant même si il y a parfois des trous de plusieurs mois. C'est durant une de ces périodes que l'idée du salon de l'auto m'est venue. Une copine m'a donné les coordonnées d'une femme qui recrutait les hôtes-ses. En moins d'une heure, j'avais un rendez-vous.

Pour l'entretien, j'ai tergiversé une matinée entière pour décider de la tenue à porter. Devais-je me la jouer sexy ? Plutôt tailleur classique ? J'ai appelé ma sœur, vétérane du salon. Selon elle, le mieux était d'être efficace. Traduction : haut-talons, robe chic et courte, maquillage soutenu. Je n'ai pas bronché. Après tout, c'était comme jouer un rôle.

Le jour J, je me mets dans la peau de mon personnage et prends le train pour Genève. Sac à main, ongles faits, mascara ultra-noir, bottines avec un talon

## double

de huit centimètres, robe très courte et veste de tailleur. Je suis mal à l'aise dans la rue. J'ai l'impression que tout le monde me regarde bizarrement. La plupart n'en ont probablement rien à cirer mais je ne peux m'empêcher de leur attribuer les plus viles pensées. Comme si la population entière s'est donné le mot qu'il n'est pas normal que je porte ce genre de fringues et qu'une plainte allait être déposée.

Pour me rendre au rendez-vous, je dois encore prendre un bus qui m'emmène dans une zone industrielle. Lorsque j'arrive à destination, je détonne encore davantage avec le paysage.

Une gourde perdue au milieu du bitume.

La femme qui s'occupe de recruter les hôtes-ses s'appelle Alice. Elle est élancée, la cinquantaine. Tout est mis en place pour qu'elle ne les fasse pas. Lorsque je la rencontre perdue dans ce no man's land, elle joue son rôle de tête chercheuse à la perfection. D'un regard, elle analyse ma tenue, ma coupe de cheveux et mon maquillage. J'avais laissé mes cheveux libres et elle me fait remarquer que pour le salon, il faudra mieux les coiffer. Par contre, elle approuve le maquillage et note dans son carnet que je ne suis pas opposée à me peinturlurer au quotidien.

Je n'avais jamais eu d'entretien d'embauche de ma vie. Dans le monde du théâtre et du cinéma, on fait des castings où l'on doit montrer ses talents d'acteur en jouant une scène. A la limite, on filme nos mains pour voir si elles sont propres et soignées. C'est étonnant d'ailleurs qu'ils ne regardent pas nos dents comme on le fait pour les chevaux. En tous les cas, on ne m'avait jamais demandé de justifier mon désir pour un rôle. Cela n'intéresse aucun directeur de casting. La seule chose qui compte, c'est que eux, nous veuillent.

## double

Au moment où Alice me questionne sur mon envie d'être hôtesse, j'ai de la peine à cacher ma surprise. Il est évident que tout le monde le fait pour le fric. Que dire d'autre ? Dans un léger balbutiement je lui réponds que je suis curieuse de découvrir cet univers hors du commun. Cette réponse satisfait mon interlocutrice. Elle continue son inquisition en enchaînant sur des questions telles que : comment je me décrirais en trois adjectifs, comment suis-je dans un groupe, qu'est-ce qu'un client dirait de moi. Je n'ai aucun souvenir de mes réponses mis à part que je suis certaine d'avoir tenté d'être au plus proche de ses attentes. La deuxième moitié de l'entretien se déroule en allemand afin qu'elle puisse vérifier mon niveau. Elle est enchantée de me rencontrer. Je corresponds tout à fait au profil requis pour ce job. Quelle consécration ! A ce moment-là, je me suis dégoûtée.

J'ai le pedigree rêvé pour personifier une grande marque de voiture.

Quelques mois plus tard, j'ai l'honneur de rencontrer mes futurs collègues lors de quatre jours de formation en zone industrielle. Nous sommes un groupe de vingt-deux personnes, tous la vingtaine. Dans le garage où nous allons parfaire nos connaissances automobiles, le malaise est palpable. Quelques-uns se connaissent déjà. Certains font le salon pour la troisième ou quatrième fois. Les supérieurs se souviennent de leur prénom, font des blagues. On nous offre les cafés et les croissants, ce qui détend un peu l'atmosphère. Personne n'a l'air méchant mais tout le monde a ce sourire forcé qui nous fait ressembler à des poupées démoniaques.

Différents intervenants prennent la parole durant ces quatre jours. Nous avons droit à une maquilleuse professionnelle – paraît-il celle de Miss Suisse – qui nous donne les meilleurs *tips* pour survivre au salon. Shampoing sec en



spray pour les jours où nous aurons une panne de réveil. Crème pour le nez afin de pallier à la sécheresse de notre lieu de travail. Bicarbonate de soude pour enlever les odeurs des chaussures. Et j'en passe.

Marc, qui est avec nous la majeure partie des quatre jours, explique qu'il ne se considère pas comme un professeur mais plutôt comme un entraîneur. Il n'est pas très grand et a effectivement plus la tête d'un footballeur que d'un prof de philo. Il forme les hôtes et hôtesse de cette marque depuis plusieurs années. Donc on ne la lui fait pas et il va être sur le terrain pour nous surveiller. Il a un œil de lynx et ne nous ratera pas, dit-il. Nous sommes là pour nous entraîner, nous muscler et nous chauffer afin d'être les meilleurs ambassadeurs de la marque. Soudain, je me vois dans une publicité de Ferrero Rocher. Marc y croit et en convainc plus d'un.

Nous sommes importants. Nous sommes les ambassadeurs de la marque.

En quatre jours, nous apprenons à manipuler le visiteur et lui faire croire que nous sommes là pour l'aider. Nous faisons des exercices ridicules pour bien saisir l'importance des questions « ouvertes ». Ces questions qui ne permettent pas de s'enfuir par un « non » sec. Celles qui forcent à s'expliquer et à se dévoiler. Celles qui permettent aux ambassadeurs d'attraper dans leur filet les adresses du client potentiel. Pour créer une dynamique de groupe, les entraîneurs nous font jouer à la balle en cercle, puis nous rappellent que nous sommes l'élite du pays. En exécutant d'aussi complexes jeux, nous l'avons nous-mêmes oublié. Chaque nouvel employé se voit attribuer une voiture. Marc m'assigne au cabriolet du stand. Il trouve qu'il va bien avec mon style, élégant et féminin. J'aurais préféré devoir m'occuper du van avec couchettes. J'aurais pu discuter voyage et plaisir du camping avec les visiteurs. Je me retrouve à parler vitesse d'ouverture de la capote et coloris beige.



Tous droits réservés.

Ce texte a été rédigé dans le cadre de la plateforme littéraire double  
du Pour-cent culturel Migros.

Avec le soutien de la bourse d'encouragement à la création littéraire du Canton de  
Fribourg

[www.double-plateformelitteraire.ch](http://www.double-plateformelitteraire.ch)